

Études d'histoire religieuse



L'esprit d'une nouvelle sensibilité

Stéphane Kelly, dir. *Les idées mènent le Québec : essais sur une sensibilité historique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003., 222 p., coll. « Prisme », 28 \$

E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 210 p., coll. « Les Cahiers du Septentrion », 15 \$

Dominique Foisy-Geoffroy

Volume 70, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006677ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006677ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Foisy-Geoffroy, D. (2004). L'esprit d'une nouvelle sensibilité / Stéphane Kelly, dir. *Les idées mènent le Québec : essais sur une sensibilité historique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003., 222 p., coll. « Prisme », 28 \$ / E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 210 p., coll. « Les Cahiers du Septentrion », 15 \$. *Études d'histoire religieuse*, 70, 107–112. <https://doi.org/10.7202/1006677ar>

L'esprit d'une nouvelle sensibilité historique. Note critique

Stéphane Kelly, dir. *Les idées mènent le Québec : essais sur une sensibilité historique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003., 222 p., coll. « Prisme », 28 \$.

E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 210 p., coll. « Les Cahiers du Septentrion », 15 \$.

On assisterait, depuis quelques années, à l'émergence d'une « nouvelle sensibilité » en histoire du Québec qui prendrait le contre-pied des sensibilités « moderniste » (années 1950 et 1960) et « révisionniste » (années 1970 et 1980) identifiées par Ronald Rudin. Cette nouvelle sensibilité autoproclamée en serait déjà à l'heure des premiers bilans. Sont donc parus en 2002 et 2003 deux ouvrages témoignant de cette nouvelle perspective historiographique, soit *Les idées mènent le Québec : essais sur une sensibilité historique*, sous la direction du sociologue Stéphane Kelly, recueil à valeur programmatique qui présente les diverses facettes de la nouvelle sensibilité, et *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, des sociologues E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, étude qui se veut exemplaire du travail et de l'esprit de cette nouvelle sensibilité.

Les idées mènent le Québec est en fait le fruit d'un colloque tenu à l'Université McGill en mars 2000 dont l'objet était de cerner la nouvelle tendance à l'œuvre dans l'historiographie québécoise. Comment la caractériser ? Selon Kelly, si cette sensibilité est très diversifiée sur les plans de l'allégeance idéologique et politique, des centres d'intérêt, des spécialités, elle n'en partage pas moins certains traits qui la distinguent nettement de la sensibilité dite « révisionniste » (incarnée par les synthèses de Linteau, Durocher et Robert et de Young et Dickinson) : une approche plus volontariste de l'histoire, un rapport au passé moins franchement progressiste (« uchroniste », selon l'expression que Christian Roy emprunte à Pierre

Renouvier), une perspective plus critique sur le Québec que nous a légué la Révolution tranquille.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, intitulée « La sortie du révisionnisme », présente le témoignage de trois historiens révisionnistes qui en sont venus à jeter un regard critique sur l'approche de leur génération – des révisionnistes repentis, en quelque sorte. Outre des textes de Ronald Rudin et de Gérard Bouchard, le lecteur intéressé par l'histoire religieuse s'attardera surtout au témoignage de Louis Rousseau, spécialiste en histoire religieuse de l'UQAM, qui raconte les vicissitudes de la carrière d'un historien de la religion dans le Québec de la Révolution tranquille, à l'ère de l'histoire des structures. La deuxième partie, « Dialogues avec la tradition », réunit trois études témoignant de la volonté de la nouvelle sensibilité de renouer avec l'héritage culturel canadien-français et de « fonder la mémoire sur un impératif de gratitude » ([Kelly], p. 69). On retiendra surtout la critique de l'histoire néo-nationaliste (celle des révisionnistes et des historiens marxissants des années 1970 et 1980) formulée par les historiens Éric Bédard et Xavier Gélinas, un des textes les plus solides du recueil et certainement celui qui traduit avec le plus de clarté et de justesse les aspirations de la nouvelle sensibilité. Pour sa part, E.-Martin Meunier traite de l'intérêt renouvelé des jeunes chercheurs en sciences humaines – les « enfants du Concile » – pour l'histoire du catholicisme canadien-français. Jean-Philippe Warren complète cette section en traitant de l'histoire de la sociologie au Canada français. Dans la troisième et dernière partie du recueil, « La technocratie, la sensibilité historique et les idéaux politiques », Marc Chevrier, Jean Gould et Stéphane Kelly abordent de manière critique la technocratisation de la société québécoise depuis la Révolution tranquille et ses effets pervers. Le texte le plus pertinent de cette section dans la perspective de l'histoire religieuse est celui que signe le sociologue Jean Gould. Celui-ci y met en valeur le rôle clé et pionnier de l'Église dans ce qu'il appelle le « processus de modernisation technocratique du Québec ». En guise de conclusion, l'historien Christian Roy détaille la nature du rapport au passé « uchroniste » qui serait celui de la nouvelle sensibilité. Une recherche historique fondée sur la démarche uchroniste consisterait à faire un retour critique sur les possibles antérieurs qui ont été oubliés – les utopies non advenues ou trahies du passé.

Une étude exemplaire de la démarche uchroniste de la nouvelle sensibilité serait celle que E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren ont consacrée à l'utopie personnaliste des catholiques réformistes canadiens-français de l'après-guerre, *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, réédition à peu près intégrale d'un texte d'abord paru en 1999 dans un numéro spécial de la revue *Société* consacré à la Révolution tranquille. Cette étude est en fait un essai d'histoire intellectuelle et religieuse dans lequel les auteurs analysent le rôle décisif qu'ont

joué les catholiques réformistes inspirés de « l'éthique personnaliste » dans l'avènement de la Révolution tranquille et tentent d'expliquer comment la généralisation de cet idéal personnaliste a engendré ce paradoxe d'une « sortie religieuse de la religion ». Ces jeunes réformistes catholiques, tantôt militants de l'Action catholique spécialisée, tantôt étudiants à l'École des sciences sociales de Laval, tantôt citélibristes, toujours critiques du cléricalisme, étaient profondément commis à l'idée d'une révolution des cadres temporels de la société en faveur des pauvres qui aurait pour fin l'épanouissement spirituel de la personne. Cette révolution devait être réalisée sur la base d'un « apostolat de la compétence » valorisant l'organisation rationnelle de la société par des experts inspirés de l'éthique personnaliste. À ce sujet, il convient de mettre cette étude en relation avec celle de Jean Gould dans *Les idées mènent le Québec*. Évidemment, la réalité n'allait pas être à la hauteur des espérances : le Québec renouvelé a vu la fonction publique dégénérer en bureaucratie sans âme et la population dégrader sa liberté en « consommation niaise » plutôt que de l'utiliser en faveur d'une quête spirituelle plus profonde et authentique. Selon Meunier et Warren, cet échec de l'idéal personnaliste serait notamment attribuable au prosaïsme de la nature humaine : « L'impensé de la Révolution tranquille consiste peut-être à avoir cru d'une croyance certaine que Dieu existait, que l'homme était un *homo credens*, que l'univers était une machine à faire des dieux, et que, laissé à lui-même, l'homme trouverait en lui les ressources de la foi et la vocation de sa destinée spirituelle » (p. 171).

La thèse que cet essai présente est inspirante, menée avec compétence et nuance, bien contextualisée. Elle met en valeur un phénomène important de l'histoire du catholicisme canadien-français du mitan du XX^e siècle, soit la montée de cette éthique personnaliste et de l'esprit modernisateur qui la sous-tend. Meunier et Warren n'ont en outre pas hésité à affronter ce problème fondamental en histoire intellectuelle qu'est l'évaluation des rapports complexes et subtils entre les idées et la réalité sociale. Mais cet essai procède-t-il vraiment d'un bouleversement des perspectives, d'une approche si originale, tel que le prétend Éric Bédard dans la préface ? D'abord, la thèse n'est pas absolument inédite : elle est pour une bonne part le fruit de la systématisation et de l'enrichissement de plusieurs intuitions qu'on trouve sous la plume de Jean Hamelin dans le volume de l'excellente *Histoire du catholicisme québécois* consacré aux années 1940 à 1980 – ouvrage envers lequel Meunier et Warren reconnaissent d'ailleurs implicitement leur dette en le citant à de nombreuses reprises. Ensuite, la perspective adoptée nous paraît à plusieurs égards se situer en continuité avec la démarche révisionniste telle qu'elle est présentée dans *Les idées mènent le Québec*. En scindant le catholicisme canadien-français de l'après-guerre entre progressistes et traditionalistes (car c'est nettement ce qu'ils font, malgré leur prétention

à dépasser le cadre interprétatif modernité/tradition), en centrant l'analyse sur l'élément progressiste sans prendre réellement la peine d'expliquer, au moins sommairement, la position de l'élément traditionaliste (« l'Église de M^{gr} Courchesne »), implicitement abandonné à son combat d'arrière-garde, Meunier et Warren ne s'inscrivent-ils pas de plain-pied dans la quête des facteurs historiques de la modernité québécoise typique de la démarche progressiste des historiens révisionnistes ? Au fond, n'était-il pas dans l'ordre des choses qu'on se mette à chercher la modernité à l'œuvre au sein même de l'Église, après avoir débusqué les manifestations de l'esprit moderne dans le monde politique, dans les milieux d'affaires et dans la presse à grand tirage, après avoir déterré tout ce qu'il y a eu d'intellectuels modernisants au Québec ? Parlant de la démarche des jeunes chercheurs qui redécouvrent l'histoire religieuse, Meunier écrit : « Il ne s'agit donc pas de réhabiliter l'essence des doctrines les plus conservatrices [...] mais bien au contraire d'illustrer combien les idéaux religieux et les idéaux sociaux ont convergé vers une critique de l'Église traditionaliste et vers une critique des apories du monde moderne. » (*Les idées mènent le Québec*, p. 105) Quel « révisionniste » renierait pareil credo progressiste ?

En fait, la démarche de Meunier et Warren paraît être bien davantage un ajustement de la perspective progressiste des révisionnistes qu'une rupture nette avec leur interprétation. Qu'on nous comprenne bien : cela n'enlève rien à la qualité de cet essai, ni à la légitimité de la démarche. On peut bien, si on le souhaite, privilégier l'étude des mouvements progressistes ayant marqué l'histoire du Canada français, mais alors qu'on ne vienne pas nous parler de rupture radicale avec le cadre interprétatif révisionniste. Par ailleurs, une telle approche laisse entier un problème important de l'interprétation historique progressiste qu'ont diagnostiqué Bédard et Gélinas, soit l'occultation de ce qui, dans l'histoire de l'Église, n'aurait pas contribué à l'avènement de la modernité québécoise. D'une manière générale, on observe une propension chez certains de ceux qui se réclament de la nouvelle sensibilité à poser au prophète et à surenchérir au sujet des changements de paradigme et du renouvellement des interprétations dont ils seraient les auteurs.

Néanmoins, on aurait tort de ne voir dans la nouvelle sensibilité qu'une mystification. Il y a quelque chose dans ce mouvement, qui ne tient peut-être pas de la révolution, mais qui témoigne certainement d'un changement de ton, d'un renouvellement des intérêts de recherche et, dans certains cas, d'un réel changement de perspective. Plus que la réhabilitation des idées, des mentalités comme facteurs de changement historique – ce dont peut fort bien s'accommoder le grand récit progressiste d'un Québec en marche vers une modernité toujours plus achevée –, c'est la modification du rapport au passé qui nous paraît être le fondement le plus solide des prétentions de la nouvelle sensibilité. En effet, celle-ci prend ses distances par rapport à

la vision progressiste de l'histoire du Québec, de manière très superficielle chez certains, plus profonde chez d'autres.

C'est Christian Roy ainsi que Bédard et Gélinas, dans *Les idées mènent le Québec*, qui expriment cela le plus clairement. Le rapport au passé « uchroniste » tel que le présente Roy s'oppose à l'approche progressiste en revalorisant l'étude critique des utopies passées qui ne se sont pas concrétisées. Cette approche, née en partie du constat des problèmes de la société contemporaine, vise à la fois à puiser dans ces uchronies l'inspiration pour sortir de certaines impasses actuelles et à prendre la mesure des forces structurelles qui limitent la liberté de l'homme dans l'histoire. Bédard et Gélinas, quant à eux, ne croient pas que « le présent soit la magnificence même » (p. 79) et estiment nécessaire « d'ouvrir des perspectives plus accueillantes à des univers de sens qui, à nous *modernes*, peuvent sembler dépassés » (p. 80), tant par souci de rigueur que pour aider à conjurer les problèmes actuels de notre société.

Il y a du « Notre maître, le passé » à l'œuvre dans ces deux textes, sans pourtant que cette référence soit clairement assumée. C'est un peu dommage d'ailleurs car on aurait aimé que Christian Roy, par exemple, pousse son étude sur le rapport à l'histoire de la nouvelle sensibilité jusqu'à analyser les différences entre le rapport au passé traditionaliste d'un Lionel Groulx et celui, moderne, d'un Jocelyn Létourneau (voir *Passer à l'avenir*). Dans la perspective traditionaliste qui est celle de Groulx, l'héritage reçu du passé est le résultat d'un lent et patient travail de civilisation par lequel l'homme s'est progressivement détaché de la bête. Il s'agit d'un patrimoine fragile qu'il convient de protéger et d'enrichir avec prudence dans un esprit de continuité. Ainsi, le passé devient une autorité, critiquable certes, mais une autorité tout de même. Dans la perspective moderne de Létourneau, l'accent est plutôt mis sur l'autonomie de l'héritier. Celui-ci a la responsabilité de trouver sa propre voie, une manière originale de régler les rapports avec ses semblables et de réaliser son bonheur, adaptée à la société dans laquelle il vit. Le passé peut et doit l'inspirer jusqu'à un certain point, mais n'est pas élevé au rang d'une autorité qui s'impose à lui et l'engage. Il y a une tension entre ces deux fines conceptions du rapport à l'histoire au sein de la nouvelle sensibilité, qui explique certainement en partie ses dissonances.

Bédard et Gélinas, dans leur texte, nous invitent à redécouvrir l'héritage culturel canadien-français dans ses données essentielles : la « référence française » et notre passé religieux. Cela est significatif : la réappropriation et la redécouverte de l'histoire du catholicisme canadien-français est au cœur de la démarche de la nouvelle sensibilité. Jadis fleuron de l'historiographie canadienne-française de Ferland et Faillon à Groulx, l'histoire religieuse est quelque peu tombée dans les limbes des années 1960 à 1980, victime

des approches historiques à saveur matérialiste et progressiste ainsi que du ressentiment d'un grand nombre de Québécois à l'endroit de l'Église, qui voyaient en elle l'élément le plus rétrograde de la société québécoise et le frein le plus important à son émancipation et à sa modernisation. Un renouveau des études dans ce domaine de notre histoire se fait jour depuis les années 1990, et la nouvelle sensibilité en est un des fers de lance. La place centrale qu'occupe l'histoire religieuse dans *Les idées mènent le Québec* en témoigne. Cela n'est guère surprenant car la nouvelle sensibilité réunit les conditions qui rendent possible un tel renouveau. Rappelons notamment la perspective plus volontariste sur l'histoire de ces jeunes historiens, perspective qui rend leur autonomie aux idées et aux « ressources du sens » (Rousseau, p. 65), ainsi que leur distanciation plus ou moins accusée avec une interprétation progressiste de l'histoire, qui fait entre autres de l'Église et de la religion des archaïsmes. Plus fondamentale encore dans ce renouveau nous paraît être une disposition beaucoup plus favorable envers notre passé religieux de la jeune génération, dont est issue la nouvelle sensibilité, par rapport à ceux qui ont grandi dans les années 1950 et 1960. Cette jeunesse, n'ayant pas connu l'époque des princes de l'Église, ne saurait entretenir envers celle-ci un rapport aussi empreint de ressentiment que ses aînés. Par ailleurs, insatisfaite du pauvre legs spirituel d'une société aussi matérialiste que la nôtre, une partie de cette jeunesse en panne de sens cherche à se ressourcer dans notre histoire religieuse, à y trouver des repères. Tout ceci augure de beaux jours pour l'histoire religieuse chez nous et laisse espérer une évaluation plus sereine et nuancée d'un catholicisme canadien-français rendu à sa complexité.

Cependant, de nouveaux obstacles pointent à l'horizon. Ainsi, pour Louis Rousseau, « il est possible que, dans une génération, la transmission vivante de la tradition chrétienne ne soit plus qu'un des canaux ésotériques de la mémoire » et que la dimension religieuse de la société québécoise soit réduite à un simple patrimoine matériel « dont le code d'interprétation spécifique [serait] absent de la culture commune ». En conséquence, « le travail de formation de l'historien de la religion deviendra extrêmement lourd, car il faudra tout apprendre de cet univers étranger » (pp. 64-65). Au fond, la sécularisation du Québec ayant fait son œuvre et l'esprit de l'athéisme pratique ayant marqué la socialisation de tant de jeunes Québécois, n'en sommes-nous pas déjà là à bien des égards ?

Dominique Foisy-Geoffroy
Département d'histoire
Université Laval